

D'UNE VIE
à l'autre

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : D'une vie à l'autre / Ginny Martineau

Nom : Martineau, Ginny 1949- , auteure

Martineau, Ginny, 1949 | Le secret des Lambert

Description : Sommaire incomplet : tome 1. Le secret des Lambert

Identifiants : Canadiana 20220032556 | ISBN 9782897837518 (vol. 1)

Classification : LCC PS8626.A77363 D86 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Luc Normandin

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

GINNY MARTINEAU

D'UNE VIE
à l'autre

★ *Le secret des Lambert*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À l'homme de ma vie...

Sans l'immense patience qu'il déploie pendant toutes ces heures que je consacre à l'écriture, ce roman n'aurait jamais vu le jour. Merci, mon amour. Sans toi, je n'y serais jamais arrivée.

Le manque de résilience peut apporter des effets néfastes dans notre vie. Mais il y a toujours deux côtés à une médaille. Certaines personnes refusent d'en regarder l'envers et s'accrochent au mauvais côté de l'existence. Ne nous comparons pas toujours à ceux qui en ont plus, mais regardons plutôt ce que l'on a. Et remercions la vie.

1

Les premières contractions de Madeleine avaient commencé la veille en après-midi. À peine une légère crampe revenait régulièrement. La douleur, loin d'être celle qu'elle appréhendait, la laissait perplexe. À tel point qu'elle s'était demandé si c'était bien l'annonce de la naissance. Pourtant, cela devait être le cas. Selon le docteur Larocque, le travail était bien commencé, et l'homme avait promis de revenir en soirée. Cela s'était étiré pendant le reste de la journée, puis la noirceur était tombée, et avec elle, les douleurs de l'enfantement s'étaient rapprochées. En milieu de soirée, le médecin repassa en vitesse, examina la parturiente et évalua qu'elle en avait encore pour plusieurs heures. Comme une autre de ses patientes, à quelques coins de rue de là, allait certainement accoucher bien avant celle-ci, il promit encore une fois de revenir plus tard.

Malheureusement, la délivrance de l'autre patiente du docteur Larocque ne se passa pas aussi bien que prévu. Lorsque le travail de Madeleine se fit plus pressant, M^{me} Gingras, la voisine du haut, fut appelée en renfort par le mari affolé de la future mère.

Ce premier enfant du couple vit le jour sur la rue Adam, à Montréal, après avoir bien involontairement imposé tout près de dix-sept heures de souffrance à sa mère.

Il naquit dans le petit logement de quatre pièces du bas qu'habitaient ses parents et qui ne payait pas de mine, l'espace vital étant

uniquement garni de quelques meubles désuets fournis par les parents respectifs des jeunes époux lors de leur mariage. Il était exactement cinq heures quarante, en ce jour du 19 septembre 1920, lorsque les premiers cris du bébé se firent entendre.

— C'est un garçon. Un beau gros garçon qui, d'après moi, doit bien peser plus de huit livres! s'exclama la bonne voisine de Madeleine. Rosaire, chantonna-t-elle en direction du salon, venez prendre votre fils. Je dois m'occuper de votre femme. Rosaire, réveillez-vous! Vous avez un fils!

Le nouveau père, épuisé par la longue attente ponctuée par les cris de sa bien-aimée, les éclairs aveuglants et le bruit de tonnerre ayant aussi résonné tout au long de la nuit, avait malgré lui sombré dans le sommeil. Il sursauta au cri perçant de M^{me} Gingras, se leva promptement et, les idées encore embrouillées, poussa lentement la porte de la chambre, qui grinça sous ses gonds. Il apparut, les cheveux en bataille et les yeux boursoufflés par le sommeil, puis regarda sans y croire la complaisante et voluptueuse femme tenant dans ses bras ce qui devait être son fils.

Horriqué, il s'approcha du lit conjugal ensanglanté où sa femme reposait, le coin des lèvres retroussées par un vague petit sourire tremblant, les jambes pudiquement recouvertes d'un drap.

La voisine tendit à Rosaire le paquet qu'elle tenait dans ses bras.

— Approchez, mon garçon. N'ayez pas peur, ce n'est qu'un bébé. Il ne vous mordra pas, il n'a pas encore une seule dent. Prenez-le et lavez-le délicatement, comme je vous l'ai expliqué cette nuit. Pendant ce temps, je m'occupe de votre femme.

— Madame Gingras, risqua l'homme en s'approchant prudemment, de peur que la voisine ne lui mette le nouveau-né de force

dans les bras. Je ne suis pas certain que je saurai comment faire, il est vraiment très petit. Ne pouvez-vous pas le déposer quelque part, le temps de vous occuper de ma femme ?

La voisine poussa un soupir de mécontentement. Le mari était si peu apte à faire quelque chose de ses dix doigts qu'elle ne pouvait s'empêcher de le juger.

— Voyons, Rosaire ! Vous aurez bien à le prendre un jour ou l'autre. Aussi bien vous habituer tout de suite, lui recommanda-t-elle, marchant résolument vers lui pour déposer le bébé nu et encore gluant dans ses bras. Commencez tranquillement et je viendrai vous rejoindre dans quelques minutes. Surtout, ne l'échappez pas, ajoute-t-elle. Ayez des gestes délicats, et faites attention au nombril, je viens juste de l'attacher.

Avant même de pouvoir réagir, Rosaire se retrouva coincé avec son fils dans les bras. Il tourna les talons pour l'amener dans la cuisine, où avait été préparé tout ce qu'il fallait pour le nettoyer, le langer et le couvrir.

Il regarda avec méfiance le petit visage tout fripé du bébé. Ainsi, c'était ça, son fils ! Voyant pour la première fois un enfant nouvellement né, Rosaire se trouva plutôt désarçonné de devoir y faire face. Pourquoi donc était-il seul pour en prendre soin ? Il savait au fond de lui qu'il aurait dû être heureux. Pourtant, l'absence de sa belle-mère ou de sa belle-sœur le mettait au supplice. Elles auraient dû être là. Pourquoi fallait-il que ce soit lui qui ait la tâche ingrate de le laver ? C'était une *job* de femme, ça.

Pendant ce temps, avec dextérité, M^{me} Gingras continuait de veiller sur la nouvelle maman, épuisée par tant d'efforts. Cette dernière avait maintenant ouvert les yeux et obéissait aux ordres de la corpulente dame qui avait passé tant d'heures auprès d'elle pour l'aider à délivrer son enfant.

— Madame Gingras, je ne sais comment vous remercier pour ce que vous avez fait, murmura-t-elle, de sa voix faible. Le docteur Larocque était parti pour un autre accouchement, Rosaire et moi ne savions plus à quel saint nous vouer. Ma mère a peur du sang et ma tante, n'étant pas mariée...

— Ce n'est rien, ma petite, l'interrompit la dame. À mon âge, j'en ai mis plus d'un au monde. Je ne pouvais quand même pas vous laisser toute seule dans une situation pareille. Quelqu'un viendra-t-il pour les relevailles, au moins ?

— Ma mère doit venir passer une dizaine de jours à la maison. Si vous voulez bien rester encore quelques minutes, Rosaire pourrait aller la quérir tout de suite et lui apprendre qu'elle est enfin grand-mère. Je suis certaine qu'elle viendra sur-le-champ. Je ne me sens pas capable de rester seule avec le bébé pour l'instant.

La voisine, après avoir mis de l'ordre dans la petite chambre, vint tapoter le bras de la jeune femme pour la réconforter.

— Il est hors de question que je vous laisse seule, vous n'y pensez pas ! Je vais finir de prendre soin de votre petit ; votre mari ne semble pas très débrouillard dans le domaine. Pendant ce temps, il pourra aller chercher votre mère. Profitez-en pour dormir, vous avez eu une dure nuit. Je viendrai changer vos draps et mettre votre bébé au sein un peu plus tard.

La porte de la chambre était à peine refermée que Madeleine sombra dans un sommeil réparateur, même s'il fut parfois interrompu brièvement par des douleurs semblables à celles qu'elle avait endurées durant le premier stade du travail. M^{me} Gingras l'avait rassurée, il paraissait que ces douleurs s'avéraient normales lors d'une première naissance.

Rosaire, heureux de voir entrer leur bonne voisine dans la cuisine, s'éloigna de la table afin de lui laisser la place près de son fils.

Dès que M^{me} Gingras fit part au jeune papa du souhait de sa femme qu'il aille chercher sa belle-mère, celui-ci, trop heureux de s'en sortir aussi facilement, se dirigea prestement vers la penderie et enfila son manteau. Les journées se faisant de plus en plus fraîches, surtout au petit matin. Rosaire partit d'un bon pas vers la demeure de ses beaux-parents, située à une dizaine de rues de chez lui.

Un vilain petit vent frais s'infiltrait sous la gabardine du nouveau père, ce qui le réveilla complètement. Les feuilles des arbres avaient rougi prématurément et commençaient à tomber, trempées par l'orage de la nuit, se collant aux semelles des chaussures des quelques rares passants qui déambulaient à cette heure matinale. Rosaire pressa le pas lorsqu'il sentit son estomac gargouiller. La veille, Madeleine n'étant pas en état de préparer le repas du soir, et lui-même ne sachant trop quoi faire, ils s'étaient tous deux contentés d'un bol de céréales. Tout en marchant, Rosaire tentait maladroitement d'éviter les flaques d'eau. Il avait hâte d'arriver chez ses beaux-parents. Il pourrait certainement y quémander un café, et peut-être même une toast ou deux avec de la confiture à la rhubarbe, faite maison. Sa belle-mère, M^{me} Beauregard, récoltait ses fruits dans le minuscule jardin longeant la clôture de la ruelle arrière de sa demeure.

Il était père ! Il n'en revenait pas encore. Père d'un petit garçon chauve qui était à peine plus gros qu'un ballon de football et ne correspondait aucunement à ses critères personnels de beauté. Il espérait secrètement que sa femme saurait y faire, car le prendre avait été une expérience qu'il n'était pas près de renouveler de sitôt.

Comme il l'avait toujours fait, Rosaire contourna le triplex par la ruelle, se dirigeant vers l'arrière du bâtiment où habitaient ses beaux-parents depuis plus d'une décennie. Il souleva la clenche qui retenait la clôture en place, puis referma derrière lui. De là où

il était, il pouvait voir par la fenêtre ornant la double porte de la cuisine qu'une lumière éclairait la pièce par ce matin sombre. Il y aperçut la mère de Madeleine, qui versait du café dans les tasses de son monde assis autour de la table. Il imagina l'odeur plus qu'il ne pouvait la sentir. Son estomac se mit à gargouiller bruyamment de plus belle, réclamant sa pitance.

Dépassant rapidement le hangar délabré qui abritait les maigres possessions des trois locataires de la bâtisse, Rosaire posa le pied sur la première des quatre marches menant au perron arrière du bâtiment. Cette dernière s'abaissa d'un demi-pouce au moins, produisant son toc habituel lorsqu'elle frappa le bloc de ciment sur lequel reposait l'escalier. La marche s'était depuis longtemps enfoncée dans la terre, aussi le pied de Rosaire, par habitude, sauta sur la deuxième marche. Il y avait belle lurette que son beau-père se promettait d'en faire la réparation. Pourtant, l'escalier demeurait inlassablement dans cet état de décrépitude. D'une deuxième enjambée, il atteignit la galerie, qui couina sous ses pas. La porte intérieure, curieusement, était grande ouverte en ce matin frisquet. Quand elle le vit, sa belle-mère se précipita pour soulever le crochet qui gardait barrée la porte moustiquaire.

— Entre, entre, mon Rosaire, l'invita-t-elle, se déplaçant pour laisser l'espace nécessaire à son gendre, qui secouait vigoureusement ses pieds afin d'en déloger les quelques feuilles mortes restées collées à ses chaussures.

— Pour que tu sois ici d'aussi bonne heure ce matin, j'imagine que Madeleine est sur le bord d'accoucher, s'informa-t-elle promptement.

Fier comme un coq, Rosaire se redressa. Un grand sourire se dessina sur son visage. Lui qui venait justement, quelques minutes

plus tôt, de penser que le bébé n'avait rien de bien attirant se complut tout à coup à complimenter ce fils dont il venait annoncer la naissance.

— C'est même fait. Je m'en viens vous chercher, la belle-mère. C'est un beau gros gars, vous ne pouvez pas savoir comment je suis content !

— Ah mon Dieu ! clama Ernestine, portant les deux mains à son visage, les yeux tout embués. C'est vrai ? Mon premier petit-fils ! Arthur ! cria-t-elle d'excitation en se tournant vers son mari, c'est un p'tit gars, le réalises-tu ? C'est arrivé quand ? enchaîna-t-elle.

— Il y a à peu près une heure, déclara Rosaire, aussi fier que si c'était lui qui venait d'accoucher.

— As-tu le temps de t'asseoir ? s'informa Ernestine. Madeleine n'est pas toute seule, au moins ? Mon Dieu, reprit-elle, tournant sur elle-même sans attendre la réponse. Je me prépare tout de suite.

— Arrêtez de vous énerver, la belle-mère. M^{me} Gingras est avec elle. C'est elle qui a mis le bébé au monde.

Ernestine s'arrêta dans sa course vers sa chambre.

— Comment ça ? Madeleine m'avait dit qu'elle ferait venir le docteur.

— C'est ce qu'on a fait, aussi, mais il devait se rendre ailleurs, il avait un autre accouchement à pratiquer. Il était censé revenir, mais quand j'ai vu que Madeleine n'en pouvait plus et que le docteur ne se pointait pas, je suis allé réveiller M^{me} Gingras, en haut de chez nous. L'autre jour, Madeleine et moi l'avons rencontrée dans l'escalier. Elle a demandé à ma femme quand elle était censée accoucher, puis elle lui a dit qu'elle avait déjà mis des enfants au monde et que si elle pouvait faire quelque chose, de ne pas hésiter à faire appel à elle. Madeleine l'a remerciée en lui disant que ce

ne serait pas nécessaire, que le docteur allait venir. Mais comme je vous l'ai dit, il ne s'est pas présenté à nouveau, alors je suis allé la voir. Elle a passé tout le reste de la nuit chez nous. C'est elle qui est avec Madeleine présentement.

Marguerite, la sœur de Madeleine, plus pondérée que sa mère, se leva tranquillement en balayant de sa main les miettes de toast qui étaient tombées sur sa vieille robe de chambre.

— Allez vous habiller, m'man. En attendant, je vais servir un café à Rosaire.

— Ce ne serait pas de refus, répondit celui-ci, comme si sa belle-sœur venait de lui poser directement la question. Puis, s'il reste une tranche de pain ou deux, je les prendrais bien écrasées sur le rond du poêle... avec un peu de confiture à la rhubarbe itou... Je voulais dire «aussi», se reprit-il.

Rosaire, connaissant bien sa Madeleine, savait qu'elle l'aurait repris si elle avait été là. C'était une femme instruite, et fière d'avoir fait sa septième année, si bien que sans même y penser, elle le reprenait quand il s'exprimait mal, et ce, même s'ils étaient en public, ce que déplorait Rosaire. Aussi s'efforçait-il de mieux parler, premièrement pour lui plaire, et deuxièmement parce qu'il était terriblement gêné lorsque sa femme lui rappelait devant des étrangers le bon mot à dire.

— Prends le temps de t'asseoir, Rosaire, offrit son beau-père. Si Madeleine n'est pas toute seule, il n'y a rien qui presse. Marguerite va te faire tes toasts pendant que ma femme prépare son barda pour passer quelques jours chez vous.

Rosaire déposa sa gabardine sur le dossier de la chaise la plus proche, puis se laissa tomber lourdement sur l'assise qui l'attendait. Embarrassé, il ne savait plus quoi dire, n'osant aborder le sujet de l'accouchement, qui le mettait mal à l'aise. D'autant plus

qu'il n'avait pas grand-chose à mentionner au sujet de son fils. Il ne l'avait vu qu'une dizaine de minutes avant que M^{me} Gingras ne prenne la relève.

— Fais attention pour ne pas faire brûler les toasts, Marguerite, souligna-t-il, se tournant vers sa belle-sœur.

Il n'avait pas vraiment peur que Marguerite les fasse brûler, il avait seulement voulu briser le silence.

— Est-ce que j'ai l'habitude de les faire brûler? lui demanda-t-elle en lui jetant un regard de travers par-dessus son épaule. Je ne suis peut-être pas aussi dépareillée que Madeleine, mais je sais tout de même faire griller le pain.

— Ne te fâche pas, rétorqua Rosaire. Il y en a du monde qui aime ça, les toasts bien rôties, mais moi, je les préfère plutôt blêmes.

— Inquiète-toi pas! s'exclama Marguerite en retournant les tranches de pain sur le rond. Elles seront parfaites, comme si Madeleine te les avait faites.

Arthur Beauregard, pesant de tout son poids sur le plancher, fit basculer sa chaise sur les pattes arrière. Il bourra sa pipe, prit tout son temps pour l'allumer, puis en tira une bonne bouffée avant de prendre la parole à son tour :

— Tu n'es pas trop bavard, mon Rosaire. Ça n'a pas été trop dur pour Madeleine de mettre cet enfant-là au monde?

Rosaire se sentit rougir. Il n'avait jamais été très à l'aise avec son beau-père, et parler d'accouchement était bien le dernier sujet qu'il aurait voulu aborder, surtout devant la sœur célibataire de Madeleine. Mais quoi répondre sans avoir l'air impoli? Les femmes pouvaient bien parler de ces histoires, pas les hommes. Mentalement, Rosaire se demanda même si Madeleine avait déjà soulevé des questions aussi personnelles avec sa famille. Avec sa

mère peut-être. Sûrement pas devant sa sœur, il en était certain; jamais elle n'aurait osé. Ça prenait bien son beau-père pour poser cette question-là ça sans gêne, devant sa fille, à six heures du matin.

— Hum... Comme c'est notre premier, répondit-il, gêné, je ne sais pas trop quoi vous dire. C'est sûr que je ne m'attendais pas à l'entendre crier comme ça. C'est énervant en diable! Chez nous, moi, j'étais le dernier, je n'ai pas connu ça. Je savais que c'était douloureux, mais je serais bien embêté de vous dire si ç'a été plus dur ou moins dur pour ma femme que pour les autres. Je n'ai même pas pu lui parler. Je n'étais pas entré dans la chambre que M^{me} Gingras m'a déposé le bébé dans les bras, puis elle m'a quasiment mis dehors. Au moins, j'ai eu le temps de voir Madeleine. Elle m'a fait un beau sourire. Je ne pense pas que ç'a été facile, mais elle avait l'air correcte.

Il sursauta lorsque sa belle-sœur posa avec fracas la soucoupe contenant les *toasts* devant lui.

— J'espère que tu ne retiendras pas juste le sourire, Rosaire. C'est souffrant, bien souffrant de mettre un petit au monde, déclara Marguerite en s'asseyant de l'autre côté de la table. Les hommes ont tendance à l'oublier facilement. C'est pour ça que les femmes se retrouvent en famille quasiment tous les ans.

— Je n'ai pas l'intention que ma femme se retrouve en famille tous les ans, comme tu dis, répondit-il à sa belle-sœur, en beurrant ses *toasts*. On n'est pas obligés d'en avoir une douzaine. C'est à chacun de décider.

Marguerite, d'une main, poussa le pot contenant la confiture à la rhubarbe devant lui, tout en versant du café dans la tasse qu'elle avait pris soin de déposer sur la table quelques minutes plus tôt.

— Faudrait pas que monsieur le curé t'entende dire ça, tu te ferais faire la leçon! le taquina-t-elle.

— Ben le curé, lui, il ne peut pas parler. Des enfants, il n'en a pas.

Son manteau sur le bras, Ernestine Beauregard arriva dans la cuisine sur les entrefaites, déposa le sac à poignées contenant les effets personnels qu'elle comptait apporter chez son gendre et sa fille sur une des chaises de cuisine restée libre et s'avança devant le miroir surmontant le lavabo entre les armoires de la cuisine afin d'y ajuster son chapeau de tous les jours.

Madeleine devrait rester au lit neuf jours avant que le médecin ne lui permette de se lever. Ernestine allait donc passer au moins deux semaines chez sa fille.

— De quoi donc vous parliez, là ? demanda-t-elle. C'est quoi le rapport entre monsieur le curé et le fait qu'il n'ait pas d'enfants ? J'espère bien ! Ce serait bien le boutte qu'un curé ait des enfants. Ce serait du jamais-vu.

— Pas tant que ça, m'man, lui répondit sa fille aînée, en se levant pour aller porter son assiette vide dans le lavabo. Vous rappelez-vous quand j'allais à la petite école ? J'avais une amie, Antoinette. Sa mère est morte en la mettant au monde, puis elle a vécu chez sa tante parce que son père est devenu prêtre, une fois veuf. Il n'était peut-être pas curé, mais il avait quand même une fille.

Pendant quelques instants, Ernestine tâcha de se remémorer ces faits, puis ils lui revinrent soudainement en mémoire.

— C'est vrai ce que tu dis là, Marguerite. Je ne me souvenais plus de ça. Mais là oui. Je m'en souviens parce que j'avais trouvé ça bien spécial. Je ne savais même pas qu'un homme qui avait déjà été marié pouvait devenir prêtre. Remarque qu'il ne devait pas en avoir une trâlée, des enfants.

— Non. J'ai entendu dire que son père aimait tellement sa femme qu'il ne se voyait pas refaire sa vie avec une autre. Il a donc décidé de devenir prêtre. C'est un peu comme les femmes qui ont de grosses peines d'amour et qui décident d'entrer en religion. Ça se voit plus souvent qu'on le pense.

— C'est vrai qu'elles ne sont pas rares, les filles en peine d'amour qui rentrent chez les sœurs. Je pense qu'elles aiment mieux ça que de rester vieilles filles.

Puis, se tournant vers son gendre, Ernestine enchaîna :

— Quand tu seras prêt, mon Rosaire, moi, je le suis.

Se rappelant soudainement les recommandations qu'elle devait faire avant son départ, Ernestine se tourna vers Marguerite, à présent occupée à remplir la bouilloire pour faire la vaisselle du matin.

— Toi, tu prendras soin de ton père. Je n'ai pas besoin de te dire quoi faire pour l'ordinaire, je sais que tu te débrouilles aussi bien que moi pour la mangeaille. Parlant du curé, reprit Ernestine, s'adressant à nouveau à son gendre, je ne pense pas qu'il ait des enfants, mais toi, il va bien falloir que tu ailles lui dire que le tien est arrivé afin qu'il puisse le baptiser.

— C'est donc bien vrai, la belle-mère! approuva Rosaire, le regard surpris. Une chance que vous me le dites, je me demande si j'y aurais pensé.

— Ben là, Rosaire! Ne me dis pas que Madeleine et toi n'aviez pas pensé à le faire baptiser! Ce serait bien le boutte!

— Non, c'est sûr. Je ne laisserais jamais mon p'tit sans baptême, des plans pour qu'il se retrouve dans les limbes. Non, je veux juste

dire que là, sur le coup, je ne me rappelais pas qu'il me fallait arrêter au presbytère. La nuit a été pas mal longue, mais hier, on en a parlé, Madeleine pis moé... et moi, se reprit-il.

Curieuse, Ernestine approcha une chaise libre de celle de son gendre, qui terminait son café sans trop se presser. Avec un grand sourire sur le visage, elle le regardait avec intérêt.

— Puis ?

— Pis quoi ? demanda Rosaire, surpris par la question.

— Qui sera dans les honneurs ?

— Ce sera mon père et ma mère, vu que c'est un garçon, lui apprit Rosaire, mal à l'aise, tant il croyait saisir à quoi sa belle-mère s'attendait.

— Oui, ça, je m'en doutais bien, le rassura la mère de Madeleine qui, dans les faits, avait mis sa robe du dimanche dans sa valise, au cas où. Mais la porteuse, elle ? ajoute-t-elle, pleine d'espoir.

— J'aurais préféré que Madeleine vous annonce la nouvelle, mais vu que le baptême va avoir lieu demain ou après-demain, aussi bien en parler tout de suite. On s'était mis d'accord pour demander à Marguerite.

Sa belle-sœur se retourna précipitamment, en s'essuyant les mains sur son tablier, le visage rayonnant.

— C'est-tu vrai ? Ça va être moi, la porteuse ?

— Si tu le veux, oui. C'est ce que ta sœur et moi, on avait décidé. Madeleine voulait te le demander en fin de semaine, quand on serait venus souper. Si c'était pour être un garçon, bien entendu,

sinon, ç'aurait été vous autres, le parrain et la marraine, affirmait-il, se tournant vers ses beaux-parents. La fille de mon frère aurait été porteuse.

— Ça va me faire bien plaisir d'accepter, fit Madeleine. J'ai hâte de le voir, ce p'tit gars-là. Savez-vous comment vous allez l'appeler?

— C'est Madeleine qui a choisi son nom. Il va s'appeler Paul.